

Christian Lazzeri, *Spinoza, puissance et impuissance de la raison*, Paris, PUF (coll. « Débats philosophiques »), 1999, 115 p.

Andrea Zaninetti

Volume 28, numéro 2, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005682ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005682ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Zaninetti, A. (2001). Compte rendu de [Christian Lazzeri, *Spinoza, puissance et impuissance de la raison*, Paris, PUF (coll. « Débats philosophiques »), 1999, 115 p.] *Philosophiques*, 28(2), 469–471. <https://doi.org/10.7202/005682ar>

Christian Lazzeri, *Spinoza, puissance et impuissance de la raison*, Paris, PUF (coll. « Débats philosophiques »), 1999, 115 p.

Ce recueil, fruit d'un séminaire donné en janvier 1999 par le Centre d'histoire de la philosophie moderne du CNRS, rassemble les contributions de quatre spécialistes de la pensée de Spinoza, soit, dans l'ordre de publication des articles, Christian Lazzeri, qui a coordonné le projet, Filippo Mignini, Charles Ramond et Pierre Macherey.

L'éthique spinozienne est-elle cohérente ? Voilà la question à laquelle entend répondre Christian Lazzeri dans son article intitulé, « Spinoza : le bien, l'utile et la raison ». L'enjeu de cette question tient au relativisme des valeurs qui découle de l'identification chez Spinoza du bien et de l'utile. Lazzeri s'interroge sur les limites de ce relativisme et, corrélativement, sur l'impuissance éventuelle de la raison au cas où ce dernier serait absolu, impuissance qui impliquerait *de facto* l'incohérence de la démarche éthique spinozienne. Or chez Spinoza les jugements de valeur n'ont pas comme unique fondement les affects passifs, à savoir des affects qui, étant l'expression de tempéraments corporels particuliers, sont toujours différentiels, mais aussi des affects actifs, issus de la raison et qui découlent de la formation de notions communes à tous les hommes, notions qui, par leur pouvoir unificateur, limitent la portée du relativisme des valeurs. Lazzeri précise que cette connaissance rationnelle chez Spinoza est indissociable de l'élaboration d'un modèle de la nature humaine qui va servir d'étalon pour les jugements de valeur de chaque homme : ainsi ce qui permet à tout homme de se rapprocher de ce modèle sera jugé bon et sera jugé mauvais ce qui l'en éloigne. Or le problème de la cohérence éthique, loin d'être résolu par l'introduction de ce modèle, se repose au contraire de plus belle, car des contradictions entre les jugements issus des affects passifs et ceux issus des affects actifs semblent apparemment inévitables (par exemple, ce qui est bon pour mon tempérament individuel peut m'éloigner du modèle de la nature humaine et donc être simultanément mauvais). Lazzeri montre comment cette apparente contradiction est levée par l'introduction du calcul rationnel, calcul qui implique une procédure d'organisation séquentielle des affects, permettant leur comparaison et, par là même, leur hiérarchisation. Cette procédure est composée de prescriptions rationnelles qui figurent dans la quatrième partie de *l'Éthique*. Lazzeri consacre la fin de son article à leur analyse.

« Impuissance humaine et puissance de la raison » est le titre de l'article de Filippo Mignini. Ce dernier, analysant par sections la quatrième partie de *l'Éthique*, se

propose d'examiner les conditions d'exercice de la puissance humaine, autrement dit celles de la raison. D'emblée, il rappelle que Spinoza identifie *conatus*, puissance et *cupiditas* et montre que la raison n'est qu'une expression parmi d'autres de cette dernière. Ces jalons posés, il examine ensuite la question de la puissance de la raison comparée à celle de la fortune, terme qui, chez Spinoza, désigne les causes extérieures. En effet, la puissance de la raison se révèle être à la fois une impuissance dans la mesure où la nature humaine est entièrement dépendante de ces causes et infiniment dépassée en puissance par elles. Ainsi s'explique l'incapacité humaine à se conformer aux préceptes rationnels et se pose le problème des conditions de possibilité de la vertu humaine, c'est-à-dire de l'exercice de la raison. Mignini montre que cette vertu n'est effective que par un surcroît de puissance des affects issus de la raison par rapport aux affects passifs, c'est-à-dire ceux qui sont causés par la fortune, et il estime que l'entière dépendance de l'homme à l'égard de cette dernière implique que l'exercice de la vertu lui est également subordonné. Il distingue ainsi deux visages de la fortune : une fortune favorable, qui est responsable de l'émergence de la vertu humaine par la production d'affects actifs et une fortune défavorable, qui entraîne l'impuissance de l'homme. Il montre que les effets de la première (arts, sciences, art politique, etc.), peuvent par une tendance indéfinie à se conserver, consolider la puissance de la raison et conjurer ainsi le visage défavorable de la fortune : c'est la prudence qui, selon lui, met en œuvre cette tendance et rend une telle consolidation possible.

Dans son article intitulé : « Impuissance relative et puissance absolue de la raison chez Spinoza », Charles Ramond montre les difficultés inhérentes à la perspective quantitativiste de la puissance, en vertu de laquelle celle-ci se hiérarchise en degrés sur une échelle infinie : cette perspective implique ainsi que toute puissance est également une impuissance, si on la compare à un degré de puissance supérieur (degré qui existe nécessairement, en vertu d'*Éthique* IV, ax.). Une telle perspective rendrait impossible, selon Ramond, la délimitation d'espèces et d'individus au sein de la Nature, puisque la gradation infinie de la puissance et ses variations continues au sein des choses finies empêcherait la conception de paliers qualitativement homogènes. Ramond estime donc que Spinoza, parallèlement à cette perspective quantitativiste, dont il reconnaît néanmoins le bien-fondé pour ce qui a trait au processus éthique de libération, aurait tenté paradoxalement d'ontologiser la puissance, en d'autres termes, aurait essayé de la soustraire à la possibilité de sa relativisation. Cette tentative ouvrirait la voie, selon lui, à une perspective qualitativiste de la puissance, qui autoriserait à concevoir la sagesse humaine non point cette fois-ci comme un degré de puissance comparable à un autre (supérieur ou inférieur) mais comme une nature irréductible, propre à l'homme. Dans cette perspective, les affects qui entravent l'expression de cette sagesse ne sont plus considérés comme des puissances inférieures à elle, mais comme de simples obstacles, sans aucune réalité.

Le recueil se termine avec un article de Pierre Macherey intitulé, « Descartes et Spinoza devant le problème de l'usage des passions ». Macherey y développe une analyse comparative des théories spinozienne et cartésienne de l'affectivité. Tout en reconnaissant que la théorie spinozienne s'inscrit dans le sillage de celle de Descartes et de Hobbes, Macherey souligne sa profonde originalité. Il montre que l'innovation fondamentale de Spinoza tient à ce qu'il introduit une double procédure d'évaluation des affects : premièrement sous le rapport de leur intensité, ce qui présuppose leur quantification en termes de puissance ainsi que l'unité de lieu de leur expression dans

l'âme, et, deuxièmement, sous le rapport de leur utilité. Il met clairement en évidence que l'ensemble de la démarche éthique spinozienne gravite autour de cette procédure d'évaluation, qui vise le triomphe au sein de l'âme du seul affect qui ne soit point susceptible d'une « appréciation » relative, soit l'*amor intellectualis Dei*. Chez Descartes, au contraire, la perspective volontariste qui fait abstraction de la question du *conatus* (donc de la puissance), ainsi que le rapport d'interaction causal entre l'âme et le corps (qui fait du corps le lieu d'origine des passions de l'âme), expliquerait l'absence, au sein de sa philosophie, de toute tentative de mesure des passions.

ANDREA ZANINETTI
Université de Montréal.